

MICHEL
MONNEREAU

Carnets de déroute

Roman

LA TABLE RONDE



CARNETS
DE DÉROUTE

DU MÊME AUTEUR

Dix-sept recueils de poèmes, notamment

LÉGER TREMBLEMENT DE TEMPS, L'Arbre à paroles,
2002.

RÉFRACTIONS, L'Arbre à paroles, 2000.

LA SAISON DES SERVITUDES, Cheyne Éditeur, 1991.

Pour la jeunesse

LE CHIEN COURT APRÈS SA QUEUE ET AUTRES POÈMES,
Milan, coll. « Benjamin Poche », illustrations Sophie
Kniffe, 2000.

LE SOLEIL OISELEUR, Le Dé bleu, coll. « Farfadet bleu »,
illustrations Maud Lenglet, 2000.

POÈMES EN HERBE, Milan, coll. « Zanzibar », 1994, illus-
trations Isabelle Lebastard, Grand Prix de poésie
pour la jeunesse, 1992.

À paraître

LES ZHUMORISTIQUES, Éditions Gros Textes, printemps
2006.

MICHEL MONNEREAU

CARNETS DE DÉROUTE

Roman



LA TABLE RONDE

14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2006.
ISBN 2-7103-2809-7.

À Catherine Artigala, tout conte fait.

*J'ai fait un nœud à mon mouchoir pour ne pas
oublier que j'existe.*

Alexandre Arnoux.

26 mars

Je suis un type bien. J'ai juste tué maman.

27 mars

Un type un peu trop seul, peut-être. Comme vous en croisez dans les mégapoles fin de millénaire et sur lesquels vous vous retournez d'instinct, la pointe de la peur entre les épaules. La haine me tient debout, c'est ce que vous percevez en me croisant. Je suis le voisin que vous n'aimeriez pas avoir.

29 mars

Je ne voudrais pas être à ma place.

30 mars

Sept mois déjà que j'ai jeté mon semainier dans la poubelle de mon bureau climatisé, supprimé tous mes mails, détruit mes dossiers personnels, éteint mon Mac et que je suis parti sans saluer mes collègues. Sept mois – autant dire une petite éternité.

31 mars

Si personne ne fait rien, j'ai bien peur que nous soyons le 1^{er} avril demain. C'est terrible de n'y rien pouvoir.

1^{er} avril

Aujourd'hui, je n'avais aucun rendez-vous. Je ne suis pas sorti, j'ai tourné dans mon deux-pièces comme un chômeur en cage. Je me suis rencontré trois fois dans le miroir ovale qui me vient de maman, puis je l'ai retourné contre le mur. Marre de voir ma tête d'espoir déchu. Au dos, il y avait le nom du fabricant, précédé d'un vieux prénom passé de mode et suivi du nom d'une localité où je n'ai jamais mis les pieds.

De mon quatrième étage, j'ai observé un moment le va-et-vient des passants sur la place. C'était l'heure vague entre le déjeuner et la sortie des bureaux. Seuls passaient des retraités, qui vieillissaient dangereusement de jour en jour, surveillés par leur chien à l'œil couissant d'amour, et des mères de famille cavalant entre deux courses. On aurait dit des insectes évitant les flaques d'eau. Les hommes sont petits, vus d'ici.

Je me suis allongé quelques heures sur le canapé et j'ai regardé les motifs des rideaux jusqu'à ne plus les voir. Comme lorsque je me remettais de mon arrêt maladie l'hiver dernier, le corps mou et l'esprit brouillé. À cette époque, les collègues de bureau me téléphonaient à la pause-déjeuner. Maintenant, la poussière recouvre d'un duvet blanc le combiné du téléphone que je me promettais de changer contre un modèle plus à la mode. C'était avant. Ce n'est plus la peine.

Il faudrait quand même descendre relever la boîte aux lettres, une lettre de refus à une candidature est si vite arrivée.

2 avril

Ce matin, une certaine mélancolie de la lumière donne envie de se lever et d'aller travailler. Depuis que je ne vais plus au bureau, j'ai perdu l'habitude de me lever tôt. J'aimais pourtant le goût frais du petit matin, quand le monde s'ouvre sur le zinc avec le premier journal. Cette impression de monter au front, que j'éprouvais avec une certaine excitation pour l'œuvre à accomplir, m'a manqué les premiers temps. Je me sens prêt pour des combats qui ont dorénavant lieu sans moi.

Je ne me lève plus avant neuf heures. En prenant mon petit déjeuner dans la cuisine, je regarde les pigeons faire la grasse matinée sur le rebord des fenêtres de l'immeuble en face, la tête sous l'aile. L'un d'eux traîne une patte mutilée comme une blessure de guerre. Je l'ai baptisé Gueule Cassée.

Dans la boîte aux lettres, il y avait une luxueuse publicité en couleurs vantant une berline à 23 000 euros seulement. Je me suis demandé combien il me faudrait percevoir de mois d'Assedic pour me l'offrir. En attendant, je pouvais toujours mettre une option sur les enjoliveurs.

3 avril

Les jours augmentent, je diminue.

Je commence à préparer le dîner sitôt la vaisselle du déjeuner terminée, avec une sorte de frénésie suspecte. Peur

de ne plus être de ce monde pour le prochain repas ? Peu à peu, les gestes anodins sont passés au premier plan dans ma vie, récurage de taches et autres préoccupations ménagères, maniaqueries diverses, récupération de débris sur la moquette. Tout ce que j'accomplissais auparavant en plus de ma vie professionnelle me demande aujourd'hui beaucoup de temps, de volonté et d'énergie.

J'ai tué une mouche qui me regardait d'un sale œil depuis deux jours, planquée sur une pomme blette du compotier. Je l'ai saisie par une patte et je l'ai levée dans la lumière du matin. Un long moment, elle s'est agitée comme si elle avait encore quelque chose à faire avant de quitter cette vie. Me sont alors revenues en mémoire les courses incessantes du directeur de la création dans le couloir, toujours en retard de quelque chose à faire, courses qui lui avaient valu le surnom de la Diarrhée. Cet homme, par ailleurs perclus de fautes d'orthographe à faire rougir un dictionnaire, appartenait à cette catégorie de gens qui auront encore quelque chose à faire à l'instant de leur mort. J'ai été secoué d'un rire nerveux qui m'a occupé une minute. Toujours ça de passé. Puis j'ai jeté la mouche par la fenêtre. Comme un idiot, j'ai guetté un moment le bruit qu'elle ferait en s'écrasant en bas sur le trottoir. Ça ne fait pas de bruit, une mouche qui tombe du quatrième étage.

C'est alors que le téléphone a sonné. J'ai sursauté, me suis dirigé vers le coin du salon où je l'ai exilé et, comme je tendais la main, la sonnerie s'est interrompue. Je me suis assis à côté avec précaution, comme on le fait auprès d'un malade, pour le surveiller. En vain. Lorsque la pénombre s'est glissée dans l'appartement au point de ne plus distin-

guer le téléphone du meuble bas qui le supporte, je suis allé me coucher. Je n'ai même pas pensé à dîner.

4 avril

Je suis sorti à l'heure du déjeuner me poster près d'un immeuble de bureaux de mon quartier. Peu après midi, les employés ont envahi le trottoir par petits groupes, m'abandonnant au passage des éclats de conversation. Pour ce que j'ai pu en percevoir, ils semblaient en proie à de minuscules préoccupations qui ne me concernent plus. Leur tenue soignée et leur assurance trahissaient leur état de salariés. Ils me bousculaient sans me voir. Un chien sans maître, bâtard à bonne gueule de bourlingueur, s'est arrêté renifler le bas de mes pantalons, s'est mis à remuer la queue parce qu'il avait dû reconnaître une de ses mauvaises odeurs favorites puis s'en est allé pisser sur un horodateur. Encore un anarchiste, j'ai pensé.

Le soleil est apparu, enfin. Il travaille à temps partiel ces temps-ci.

5 avril

Ça doit être plus sympa de mourir en première classe, dans des draps en soie, avec un magnum de champagne pour crucifix. C'est ce que j'ai pensé en mon for intérieur, là où on se dit tout, le jour où j'ai été viré : je regardais passer une millionnaire (en euros) décatie et posée comme un étron sur la banquette arrière de sa Rolls. Avec chauffeur, la Rolls. Mais le feu était vert – le feu est toujours vert pour ces gens-là – et la Rolls a glissé sur l'asphalte moelleux du seizième arrondissement comme un bijou dans son écrin.

Je m'étais retrouvé, seul avec moi-même et un chèque dans la poche de ma veste, sur les marches de la société Communication et Raideur du Texte qui venait de m'éjaculer précocement après quatre ans de moyens et loyaux services. J'y avais vendu tout et n'importe quoi, jusqu'à du porno au mètre à faire pâlir le divin marquis.

J'avais dégainé un cigarillo que je m'étais perché entre les lèvres et je l'avais allumé d'une main lascive. Une ado sexuellement attentive m'avait jeté une œillade engageante mais je n'avais ni l'esprit ni le corps au détournement de mineure.

Ne pouvant rester là à regarder passer la vie, je m'étais décidé à faire un pas suivi de quelques autres au milieu de mes frères humains. Je savais le regard de l'hôtesse d'accueil planté entre mes épaules : j'étais devenu un chômeur, cette espèce en voie de multiplication qui intrigue encore. Comment peut-on être au chômage ? C'était la question que moi aussi je me posais il y a seulement quelques mois. Je connaissais maintenant la recette : des actionnaires, qui ne vous connaissent pas et pour lesquels vous avez travaillé jusqu'à l'hébètement, exigent un accroissement de rentabilité ; on met en place un plan de restructuration et vous vous retrouvez sur le trottoir aux heures ouvrables. On cautérise la plaie avec un chèque syndicalement correct afin que vous n'ayez pas l'idée saignante de dessouder le directeur des ressources humaines.

Il fallait cesser de me répéter cette fin de partie ; elle déclenchait en moi une rage dont je me croyais incapable l'instant d'avant.

6 avril

Je me suis écrit une longue lettre, j'ai couru à la poste pour qu'elle parte ce soir ; demain j'aurai du courrier. Il me tarde de la recevoir, je ne me souviens plus très bien de quoi je me suis parlé. Peut-être des lilas mauves que j'ai vus passer dans la rue suivis d'une mamie. Rien qu'à leur vue, je sentais l'enfance. À l'époque, j'ignorais être un jour immolé sur l'autel des dividendes.

7 avril

Mon père aurait quatre-vingt-treize ans aujourd'hui. Il y a presque vingt ans qu'il est mort, une fin novembre pleine de soleil. J'ai passé la journée dans son souvenir, à me demander s'il avait su que je l'aimais. On était resté tellement d'heures côte à côte à ne rien se dire qu'il me semblait que cela avait été plus fort que les mots ; aujourd'hui, je n'en suis plus très sûr.

J'ai essayé de l'imaginer, beau vieillard au bout de son âge, bâton en main pour quelques promenades de plus en plus courtes. Attendant le passage du facteur pour découvrir mes lettres, espérant ma venue les grands week-ends. Au lieu de quoi, il est mort à soixante-treize ans et demi, ma mère à quatre-vingts ans et demi : on a toujours été respectueux des statistiques dans la famille.

J'étais venu le plus vite possible me pencher vers lui pour le baiser d'adieu. Alors, de façon très nette, je l'avais vu se redresser sur le lit, bras tendus pour m'embrasser, tandis que personne dans la pièce ne remarquait rien. Puis j'avais pris son dernier paquet de cigarettes abandonné sur la table

de chevet et j'étais sorti en griller une dans la cour. Je passais en première ligne.

Visage parcheminé cerné de cheveux blancs, maman semblait résignée. Elle savait entrer elle-même dans la mort à compter de ce jour, comme on s'enfonce sans révolte dans l'eau tendre de la noyade volontaire. Les huit années qu'il lui restait à vivre seraient un long ennui. Je l'aiderais à mourir, venant très peu la voir malgré ses suppliques auxquelles je ne répondais pas. Voilà comment je l'ai tuée sans laisser de traces, par instillation lente d'indifférence. Presque sans m'en rendre compte, tout en le sachant au fond de moi. J'avais à vivre, croyais-je, des instants plus forts.

8 avril

Je suis descendu cinq fois dans le hall inspecter la boîte aux lettres. Ma missive est enfin arrivée au courrier du soir. Trop d'espoir déçoit : mes mots ne m'intéressaient plus. Il y avait une seconde lettre, sans mention d'expéditeur. Je ne l'ai pas ouverte tout de suite. Quelqu'un, qui me connaissait sans doute, m'invitait à recopier la lettre trente-six fois et à l'expédier sous peine de me retrouver, comme Monsieur X, au chômage. J'ai ricané et jeté la lettre, avec la mienne.

J'ai ramassé un journal gratuit d'annonces en allant acheter une baguette de pain et je l'ai lu jusqu'à la corde. On cherchait et on vendait pêle-mêle des voitures, des réfrigérateurs, des femmes, des hommes, des cartes postales, des séjours en bord de mer, des chats tatoués, des stages d'écriture.

On demandait aussi des coursiers rapides et prudents.
Ça m'a laissé rêveur.

9 avril

Cinq ou six phrases, c'est ce que je dois échanger avec mes congénères dans une journée. J'emploie vingt ou trente mots différents pour ça. Je vais finir par comprendre les interviews de sportifs. C'était bien la peine de faire de longues études de lettres pour finir néandertalien ! Confondrai-je moi aussi un jour Proust et Céline avec des boxeurs ?

La teneur des propos que j'échange finira par me faire prendre Cioran pour un comique. Arrivé à ce point de lucidité, je suis allé me coucher sans dîner. Je me suis interdit de rêver, pour être tranquille. Rien de tel que de tomber dans un sommeil profond comme un puits pour se rompre les idées noires.

10 avril

J'ai regardé la télé toute la journée. Séries B, C, D, etc. Pour quelqu'un qui n'avait pas encore la télé à près de cinquante ans, ça fait beaucoup. Je l'ai acquise le lendemain de mon dernier jour de travail, pour casser mes habitudes et me tenir compagnie. La météo du soir a annoncé qu'il avait fait beau, je ne m'en étais pas même aperçu.

Je me suis demandé pourquoi j'avais commencé ce journal, après sept mois de vacuité totale et de course sincère à l'emploi, ce qui est un travail à temps plein. Parce que, sans doute.

Monsieur Assedic m'a déjà demandé des comptes : qui j'avais contacté, quand, comment, quelle était la réponse... Il est curieux, Monsieur Assedic.

11 avril

Au saut du lit, j'ai sorti trente ans de dossiers divers de mes tiroirs et autres armoires. Je les ai étalés sur la moquette et je m'y suis plongé avec frénésie, enfin décidé à trier. Je suis tombé sur la publicité pour un livre dont le titre m'a laissé rêveur : *Les Huit Secrets de ceux qui ne sont jamais au chômage*. Que j'avais gardée Dieu sait pourquoi. À l'époque, j'étais un jeune cadre dynamique et ça ne me faisait pas rire. L'avenir ressemblait à une autoroute un matin de grand soleil quand on a un mois de vacances à savourer. Jeunesse, belle situation dans la pub avec salaire en rapport, bonnes idées rentabilisées au centuple par l'entreprise qui m'employait, j'avais tout ce que mes amis restés en province m'enviaient. J'ignorais que j'étais un funambule avant d'être un jour un naufragé.

Un rayon de soleil est tombé sur mes dossiers poussiéreux sur lesquels s'imprimait l'empreinte de mes doigts. Un long moment, j'ai feuilleté toutes ces paperasses écornées, jaunies, blessées par le temps qui passe, dérisoires. J'ai été pris de nausée devant ce passé en miettes, j'ai tout ramassé, enfourné dans les tiroirs et les armoires, oublié. La journée commençait mal.

Le coup de grâce m'est venu par la boîte aux lettres ; elle recelait une lettre adressée par moi à un vieux complice de mes belles années de pub, à qui j'avais renoncé à téléphoner par manque de courage, et qui me revenait avec la mention « décédé ». Je m'étais dit que si quelqu'un m'aidait, ce serait lui. Ma lettre était pathétique. Un cri de perdition.

Décédé ! Quelle idée ! Il y a vraiment des gens sur qui on ne peut pas compter.

Personnellement, je ne vais pas mourir aujourd'hui, je n'ai pas le temps.

12 avril

« À cinquante balais, mon vieux, vous aurez du mal à retrouver du boulot ! » Le type qui me tenait ce propos en avait quinze de plus mais il était en poste, lui, retranché derrière son bureau de direction. De l'autre côté de la barrière, il me considérait comme s'il se trouvait protégé par une sorte d'immunité parlementaire. Pour la première fois, j'ai vraiment su que j'avais cinquante ans. J'avais quelques cheveux blancs, ceux qui se trouvaient de l'autre côté des bureaux, des idées blanches. Mais ça ne se voyait pas.

Quelques mois plus tôt, un directeur de création à catogan et boucle d'oreille m'avait dérangé pour me laisser me vendre comme une savonnette, tout en prenant des notes sur les idées intéressantes de mon book, pour finalement conclure : « On vous embauchera peut-être... dans six mois... ou un an... ou jamais ! » Puis il avait éclaté de rire. Son rire m'avait suivi toute la journée.

À cinquante balais, je suis ressorti dans la rue avec quelques promesses pour la route. Pour une fois qu'un décideur, comme on dit dans les sphères autorisées, me convoquait... Mais pourquoi, au fait, m'avait-il convoqué ?

Il pleuvait, le vent se levait, la Bourse allait monter, une voiture mortuaire est passée sans sommations. J'ai changé de trottoir.

Dépôt légal : janvier 2006.
Numéro d'édition : 137619.
Numéro d'impression : ??????.

Imprimé en France.